

# 1

## Hôpital du Sacré-Cœur (juillet 1943)

**I**l se demande si la mort a une odeur. Pas l'odeur d'un cadavre, pas celle de la putréfaction, mais l'odeur de la mort elle-même, sa présence, tout juste avant qu'elle ne s'abatte sur sa prochaine victime. « C'est idiot, ce genre de réflexion, se dit-il. C'est enfantin. » Pour le moment, ce sont des relents d'alcool à friction, d'eau de Javel et de chloroforme qui pestent la chambre où sa mère agonise.

Georges est à son chevet, accompagné de sa sœur et de son frère. Une religieuse bourdonne autour d'eux comme un frelon. Le ventilateur de plafond a beau fonctionner à plein régime, la chaleur dans la chambre est insupportable. Les murs sont nus, à l'exception d'un crucifix en bois accroché au-dessus du lit.

Cancer, leur a dit le médecin, mais Georges, Jacqueline et Jérôme Ménard savent fort bien que c'est de misère qu'elle se meurt, leur mère, d'épuisement, de privation, de désespoir. Avant même d'avoir atteint la quarantaine, elle a accouché à dix occasions, la première fois à dix-sept ans. Deux enfants sont mort-nés, un en 1911, l'autre en 1926. Guy est décédé en 1925 à cinq ans d'une péritonite après que le docteur eut diagnostiqué une gastro, et le petit Mathieu s'est noyé dans la baignoire, quand laissé seul pour quelques instants, à l'âge de trois ans. Robert, un accro à l'opium, a disparu dans la nature il y a quatre ans. Théo a été tué sur les berges de Dieppe le 19 août 1942 lors du débarquement allié raté. La cadette, Estelle, a été placée à l'orphelinat à neuf ans, lorsque sa mère est devenue trop malade pour prendre soin d'elle-même.

Maintenant à peine âgée de cinquante ans, la pauvre femme est rachitique et ridée. Des vaisseaux sanguins se dessinent à travers sa peau translucide. Elle a fait de nombreux autres séjours en milieu hospitalier ces trois dernières années : l'Hôpital Notre-Dame, l'Institut du Radium, l'Hôtel-Dieu. À côté du lit se trouve une table en métal avec un plateau de nourriture qu'elle n'a pas touché. Elle ne mange pas, ne parle pas. Mais elle se refuse à mourir.

— On dirait qu'elle attend quelque chose, votre mère, a dit une religieuse le jour précédent. Un ange, peut-être. Une parole du Seigneur.

L'infirmière-chef entre et demande à tous de s'en aller.

— M. Ménard est là, dit-elle.

C'est bien lui, oui, sur le seuil de la porte, qui s'éponge le cou avec un mouchoir, son veston brun plié sur l'avant-bras. C'est bien lui, la tête massive avec les yeux charbonneux et le nez à moitié démantibulé — il a dû manger une volée récemment. Il se tient droit comme un aristocrate, mettant bien en valeur sa bedaine de bière. Il esquisse deux pas dans la chambre, question de permettre à ses enfants de quitter les lieux. Ils s'exécutent sans dire un mot, sans le regarder. Lui aussi est silencieux.

Ménard s'assoit aux côtés de sa femme et lui prend la main.  
« Marie... »

Voilà un mois qu'elle est à Sacré-Cœur, et c'est la première fois qu'il prend la peine de venir la visiter.

La malade repose les yeux mi-clos, aux lèvres un sourire léger, comme ceux des martyrs délirants des tableaux sur les murs de la chapelle de l'hôpital.

Une fois dans le corridor, Jérôme murmure :

— Tu parles d'un ange pourri.

L'expression de Georges trahit son émoi, sa colère. Il s'imagine retourner dans la chambre et flanquer une raclée à son père, mais il n'a jamais osé lever la main sur son vieux. Ne sachant pas quoi faire d'autre, il allume une cigarette.

Jacqueline s'appuie contre Jérôme, qui lui met un bras autour des épaules. Ils regardent par la fenêtre donnant sur la cour de l'hôpital. Une ambulance blanche ornée d'une croix rouge fonce vers la rue.

Un patient dans la chambre d'à côté laisse échapper des plaintes de chiot blessé.

Tous trois tressaillent lorsqu'un grand fracas survient dans la chambre, suivi des cris déchirants de leur mère :

— Enfant de chienne ! J't'haïs ! T'as ruiné ma vie ! J'espère que tu vas brûler en enfer pour l'éternité !

Avant que Jérôme ou les autres n'aient le temps de réagir, une religieuse se hâte dans la chambre.

— Mon Dieu Seigneur, qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle.

La table de métal a été repoussée violemment, le plateau et la nourriture jonchent le plancher. Ménard est debout, sa chaise renversée. Sa femme s'agite comme une furie dans son lit, son pied droit donne de grands coups dans les airs. Son visage est une affreuse grimace.

L'infirmière-chef pénètre dans la chambre et dit :

— Vous devez vous en aller, Monsieur Ménard.

Le père sort, les yeux injectés de sang, la face inondée de sueur. Il dévisage ses enfants. Encore une fois pas un mot ne sort de sa bouche. Il titube le long du corridor, le son de ses pas résonnant sur le parquet, jusqu'à ce qu'il atteigne la cage d'escalier et disparaisse.

Georges voudrait l'étriper, l'animal.

La religieuse sort de la chambre à son tour, le plateau couvert de vaisselle brisée et de parcelles de nourriture dans les mains.

— Vous pouvez entrer, dit-elle.

Jérôme, Jacqueline et Georges obéissent.

Leur mère est calme de nouveau, une débarbouillette mouillée sur le front.

L'infirmière-chef leur suggère de rester quelques minutes seulement.

— Votre mère a besoin de repos. La visite de votre père l'a secouée. « Sans blague », a envie de lui répondre Jacqueline.

La malade hèle Jérôme d'un geste faible.

— Jérôme, murmure-t-elle. Je veux que tu me jures de prendre soin de tes frères et sœurs, tu m'entends ? Surtout les filles. Surtout Estelle. Oublie-la pas à l'orphelinat. Promets-moi.

Jérôme se penche à l'oreille de sa mère et chuchote :

— Inquiétez-vous pas, maman.

Les yeux de la malade restent fermés tout ce temps.

Le jour suivant, elle va mourir, et Georges va se demander si sa mère a perçu une odeur particulière tout juste avant de rendre son dernier souffle. Puis il va s'en vouloir de penser ainsi.

Le roi de *la Main*  
(19 décembre 1947)

Les quatre types qui descendent le boulevard Saint-Laurent à la hâte sont vêtus de manteaux couleur charbon et portent des borsalinos noirs bien vissés sur la tête. Leur rang serré, leur accoutrement et les nuages qui s'échappent de leur bouche leur donnent des allures de locomotive. Une fois la nuit tombée, Saint-Laurent devient *la Main*, pôle d'attraction de ceux en ville qui ont envie de s'éclater, aussi bien durant les canicules du mois d'août qu'au cours des pires froids de février. On peut tout se procurer sur *la Main* : drogues, *stock* volé, femmes faciles, adolescents lubriques, livres mis à l'index par les bonzes de l'Église catholique, images pornographiques, innombrables rêves artificiels. Un endroit où les excès fous, la violence et l'exploitation des faibles sont la norme. La lutte pour le contrôle des activités de *la Main* est souvent féroce, la fin justifiant tous les moyens. Et de la multitude de joueurs impliqués dans ces hostilités, le plus craint est Jérôme Ménard, alias « le roi de *la Main* ».

Comme tout le monde dans le quartier, Jérôme avait été intrigué en voyant le nouvel écriteau : *La Grand-Place — Cuisine européenne*. D'habitude, le boulevard Saint-Laurent est plus enclin à accueillir des cantines à hot dogs *steamés* que des institutions culinaires trois étoiles. Ces dernières semaines, des ouvriers avaient retapé la façade et l'intérieur de l'ancienne taverne au coin de la rue Ontario, et des camionneurs s'étaient affairés à débarquer des appareils ménagers, du mobilier, des caisses de vin et d'alcool, de même que des boîtes portant l'inscription FRAGILE. Un type supervisait les opérations, le proprio du resto d'après la rumeur.

Le quatuor entre sans hésitation dans *La Grand-Place*, soufflant dans leurs mains pour les réchauffer. Jérôme mesure plus de six pieds. Front large, mâchoire proéminente, lèvres minces, mains puissantes. Les yeux sont le miroir de l'âme, dit-on. Dans le cas de Jérôme, c'est discutable puisque, *primo*, il faudrait beaucoup de temps pour trouver ne serait-ce qu'une trace d'âme en lui, *secundo*, ses yeux sont plus des armes qu'autre chose, étant donné l'effet tétanisant de son regard.

Le restaurant est spacieux, les murs hauts et le plancher aussi étincelant que la glace du Forum de Montréal. Des rideaux de dentelle ornent les fenêtres et des nappes de Bruges recouvrent la vingtaine de tables, sur lesquelles reposent des vases destinés à contenir des gerbes de fleurs multicolores. Ça sent la peinture fraîche. À l'arrière, un bar bien garni avec des verres de toutes formes accrochés au-dessus du comptoir, tout au bout duquel un Victrola des années 1920 joue une *Sérénade* de Schubert.

Un des hommes de Jérôme siffle entre ses dents.

— Ça me fait penser au *Chapeau Melon* ici.

— Ah oui? rétorque un de ses acolytes. Moi je dirais que ça ressemble au bar de l'hôtel Windsor.

— Mais de quoi tu parles? L'hôtel Windsor, c'est très *british* comme décor, alors qu'ici on se croirait plutôt...

— Je déteste interrompre votre discussion digne du *Guide Michelin*, messieurs, lance Jérôme, mais ça vous dirait de vous la fermer pour qu'on puisse se mettre au travail?

Le martèlement qui provenait de l'arrière du restaurant cesse et une voix se fait entendre :

— Nous ne sommes pas ouvert.

L'accent est européen. On avait mentionné à Jérôme que le propriétaire n'était pas d'ici. Il se trouve près des portes battantes qui mènent à la cuisine, en train d'accrocher un tableau au mur, une reproduction de *Ceci n'est pas une pipe* de René Magritte. Il dépose le marteau sur le coin du comptoir et s'approche des intrus. Dans la quarantaine, de taille moyenne, lunettes rondes à la monture dorée, son aura est celle d'un homme fier et énergique. Il porte un pantalon de velours côtelé et un chandail.

— Nous ne sommes pas ouvert, répète-t-il. Pas encore.

— Votre restaurant est superbe, dit Jérôme.

— Merci, répond le propriétaire en admirant le décor avec un sourire de satisfaction. Nous avons bien travaillé. L'ouverture officielle est prévue pour samedi prochain.

— Tout à fait superbe, répète Jérôme.

Il fait un pas en direction de la cuisine, mais le propriétaire lui bloque le chemin.

— Que puis-je faire pour vous ? demande-t-il.

— Je suis un entrepreneur du quartier, répond Jérôme, et mes associés et moi voulions vous souhaiter la bienvenue.

— C'est très aimable à vous, monsieur... ?

Jérôme retire son chapeau.

— Je m'appelle Jérôme Ménard, dit-il sans présenter les autres.

— Léopold Simonin.

Les hommes se serrent la main, bien que la réticence de Simonin ne fasse pas de doute.

— Monsieur Simonin, dit Jérôme, votre accent... Vous n'êtes pas Canadien français, vous...

— On ne peut rien vous cacher, mon cher Monsieur Ménard. Je suis Belge. De Bruxelles.

— Ah, la Belgique. Merveilleux pays. Bruxelles, Bruges. Il pointe du doigt le tableau. Magritte.

— Vous connaissez la Belgique ?

— Non. Je ne suis jamais allé en Europe. J'ai réussi à éviter la conscription. L'armée canadienne a jugé que je n'étais pas un bon candidat pour elle.

Les trois hommes derrière Jérôme ricanent.

Simonin fronce les sourcils.

— Mais, poursuit Jérôme, j'aime être informé. Je lis. Des livres, les journaux. J'écoute.